

**ROBERT
SEETHALER**



**LE CAFÉ
SANS NOM**

roman traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes et Herbert Wolf

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

LE CAFÉ SANS NOM

DU MÊME AUTEUR CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

LE TABAC TRESNIEK

2014 ; Folio, 2016

UNE VIE ENTIÈRE

2015 ; Folio, 2017

LE CHAMP

2020 ; Folio, 2022

LE DERNIER MOUVEMENT

2022 ; Folio, 2023

ROBERT SEETHALER

LE CAFÉ SANS NOM

traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes et Herbert Wolf



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2023

Titre original : *Das Cafe ohne Namen*

© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin. Published in 2023 by Claassen Verlag.

© *Sabine Wespieser* éditeur, 2023
pour la présente traduction

ROBERT SIMON quitta l'appartement dans lequel il vivait avec la veuve de guerre Martha Pohl, à quatre heures et demie, un lundi matin. C'était la fin de l'été 1966, Simon avait trente et un an. Il avait petit-déjeuné seul – deux œufs, du pain beurré, du café noir. La veuve dormait encore. Il l'avait entendue ronfloter dans la chambre. Il aimait bien ce bruit, ça l'émouvait curieusement, et il jetait quelquefois un œil par la porte entrebâillée, dans l'obscurité où palpitaient les narines grandes ouvertes de la vieille femme.

Dehors le vent lui fouetta le visage. Quand il venait du sud, il charriait la puanteur du marché, un relent d'ordures et de fruits pourris, mais ce jour-là le vent venait de l'ouest, l'air était pur et frais. Simon longea le grand bloc gris des retraités du tramway, la tôlerie Schneeweis & fils, et une rangée de petites boutiques qui, toutes, à cette heure, étaient encore fermées. Il gagna la Leopoldsgasse par la Malzgasse, et après avoir traversé la Schiffamtsgasse, atteignit la petite Haidgasse. Au coin de la ruelle, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil à la salle de l'ancien café du marché. Il colla son front à la vitre et scruta l'intérieur en

plissant les yeux. Les tables et les chaises étaient empilées devant le grand comptoir sombre. La couleur du papier peint avait passé, et à certains endroits il se gondolait. On aurait dit que les murs avaient des visages. Ils ont besoin d'air, se dit Simon. Il faudra laisser les fenêtres ouvertes quelques jours avant de commencer à peindre. L'humidité, la poussière, les vieux fantômes. Il se détacha de la vitre, se retourna et traversa la rue qui le séparait du marché, où Johannes Berg levait à grand fracas le rideau métallique de sa boucherie

« Bonjour, dit le boucher, tu peux me hacher quelques blocs de glace, si tu veux.

– J'ai assez à faire avec les légumes, dit Simon, dix-neuf caisses de rutabagas. »

Le boucher haussa les épaules et entreprit de baisser son store à la manivelle. Il transpirait, sa nuque luisait dans le soleil matinal.

« Si tu veux, je te graisserai les charnières tout à l'heure, dit Simon.

– Ça, je peux le faire tout seul.

– L'hiver dernier tu les as graissées avec du saindoux rance. Au printemps ça empestait jusqu'au Prater.

– Ce n'était pas du saindoux, c'était de la graisse qui me restait.

– Tu me le dis, si tu veux un coup de main. Je peux le faire tout à l'heure. Ça ne prendra pas longtemps.

– D'accord », dit le boucher. Il décrocha la manivelle, la posa à côté de la porte et passa ses mains sur son

tablier maculé de sang. La lumière tamisée de la toile rouge à rayures blanches estompait doucement ses traits.

« La journée va être belle, dit-il. Beaucoup de soleil mais pas trop chaude.

– Pour sûr, dit Simon. À tout à l’heure. »

C’était un homme sec, aux bras nerveux et aux longues jambes minces. Son visage était tanné par le travail en plein air, ses cheveux blond cendré retombaient en désordre sur son front. Ses mains étaient grandes, constellées de cicatrices à force de manipuler des caisses de bois rêche. Ses yeux étaient bleus. La seule chose qui fût vraiment belle chez lui.

Il marchait plus lentement que d’habitude, et beaucoup de commerçants levaient la main ou lui lançaient un mot aimable. Cela faisait sept ans qu’il était sur le marché, mais aujourd’hui c’était son dernier jour, et ils le suivaient des yeux, sans bien savoir s’ils devaient s’en attrister ou se réjouir pour lui.

Il alla au point de chargement hisser sur son épaule des caisses de rutabagas et d’oignons et les porta au stand de fruits et légumes de Navracek. Il coupa le vert des oignons et les germes des pommes de terre, retourna le tas de bois de chauffage pour l’empêcher de moisir et empila les palettes vides. Chez le poissonnier, il nettoya les écailles, les mucosités et le sang des bacs de glace. Il fourra la glace souillée et les têtes aux yeux globuleux et aux gueules béantes dans un sac qu’il porta aux ordures. Puis il passa au stand des jouets avec les autos de bois et les petits manèges de fer colorés et ponça la rouille du

gratte-boue. Son travail lui avait toujours plu : la variété, l'effort physique, l'argent de la journée qui tintait dans ses poches le soir. Il aimait l'air clair et froid de l'hiver, et la chaleur de l'été, qui amollissait l'asphalte où s'enfonçaient les capsules de bière, il aimait les voix enrouées des marchands, qui se couvraient les unes les autres, et l'idée de n'être qu'un petit rouage d'un immense organisme, bruyant, palpitant.

Avant la fin du marché il revint à la boucherie. Il s'était procuré un pot de graisse chez le quincailler pour lubrifier les charnières du store. Il plongeait un doigt dans la graisse et la répartissait sur les charnières et le pas de la vis de réglage. Il travaillait minutieusement, les doigts douloureux à force de tripoter la vis.

« Tu vas finir par m'user le fer à frotter comme ça », dit le boucher. Il prit une bourse dans le tiroir à couteaux et en extirpa gauchement un billet.

« Laisse », dit Simon.

Le boucher haussa les épaules et rempocha son argent.

« Tu reviens quand tu veux, dit-il. Pour quelqu'un comme toi, il y a toujours du travail.

– Merci.

– En tout cas je te souhaite bonne chance. Mais de toute manière on va se revoir.

– Oui, dit Simon. À bientôt. »

Ce soir-là, il ne rentra pas par le chemin habituel. Il suivit les ruelles de Leopoldstadt jusqu'à la Praterstrasse et la Vorgartenstrasse et gagna le Danube, où péniches et chalands émergeaient de l'ombre du Reichsbrücke et

remontaient le fleuve dans la lumière irisée du couchant. Sur la rive, à la hauteur de l'ancienne usine de construction mécanique, il se mit à courir. Il courait sur le chemin de terre, longeant des blocs de béton géants, des fosses de débris de verre, des tas de ferraille et des grilles de fer rouillées. Du bois flotté et des cartons gonflés d'eau clapotaient le long des berges. Les mouettes rieuses glapissaient au-dessus de lui, et sur la rive nord, au-dessus de la plaine du Danube, planaient les cerfs-volants des enfants des faubourgs, minuscules taches de couleur dans le ciel. Il courait, haletant, la bouche ouverte, les bras ballants. La sueur lui coulait sur la figure, dans sa gorge il sentait battre son cœur. Clignant des yeux dans le soleil, il voyait le café avec sa salle poussiéreuse, les tables et les chaises dans la pénombre, les visages sur le papier des murs, et poursuivant sa course sur le chemin cahoteux, les poumons en feu, passant sous le Augartenbrücke, dévalant un talus lessivé par les eaux, foulant la caillasse brûlante qui cliquetait sous ses pieds, dépassant des joncs noirs et les épineux où voletaient des lambeaux de papier, il se disait qu'il pourrait continuer à courir indéfiniment, sans jamais s'arrêter.

LE LENDEMAIN matin à neuf heures, Robert Simon était au coin de la rue devant le café. Le propriétaire de l'immeuble, Kostya Vavrovsky, lui avait donné rendez-vous. « Soyez à l'heure, avait-il précisé, n'allez pas risquer de vous faire souffler l'affaire sous le nez. C'est bien situé, et l'économie reprend, elle est en pleine effervescence. »

Son histoire d'emplacement, c'était une question de point de vue. Le quartier des Carmélites comptait parmi les plus pauvres et les plus sales de Vienne, la poussière des décombres qu'avait laissés la guerre, et qui servaient aux fondations des nouveaux immeubles communaux et des barres de logements ouvriers, y collait encore aux vitres des caves. Mais, pour l'effervescence de l'économie, Vavrovsky avait probablement raison. Les journaux dans lesquels les poissonniers emballaient les ombles et les truites du Danube annonçaient une ère nouvelle. Du borbier du passé allait émerger un avenir radieux. Partout les machines crépitaient, martelaient, mugissaient, les vapeurs de goudron des rues fraîchement asphaltées se mêlaient aux parfums champêtres du Prater et à l'âpre humidité que portait le vent de la plaine du Danube.

« La chose a de l'avenir, dit Vavrovsky. Croyez-moi, j'ai le sens des affaires. » Il tira un trousseau de clés de son sac, ouvrit la porte et s'effaça devant Simon.

« Une fois les fenêtres nettoyées, vous aurez le soleil, ce sera très lumineux. Et ça vous fera des économies de chauffage.

– La chaudière remarque ?

– Elle a toujours marché, elle était juste un peu bouchée. »

Simon examina les lieux. Il y était venu à plusieurs reprises ces dernières semaines, mais maintenant tout lui paraissait uniformément sombre et minable. Les verres sur les étagères étaient ternes, poussiéreux. Des traînées de calcaire zébraient l'évier. Derrière le comptoir une chaussure de dame noire, dépareillée, gisait au sol.

« Tout ça est à vous maintenant, dit Vavrovsky. Si vous mettez le paquet, dans quelques jours vous ouvrez. »

Il posa les clés sur le comptoir et sourit : « Je passerai boire un verre un de ces quatre. Ça ne me fait pas loin ! »

Kostya Vavrovsky habitait le dernier étage de son immeuble, deux pièces et demie sous les toits. L'avant-veille encore, Simon épluchait avec lui le bail du café à la table de sa cuisine. Tandis qu'il tentait d'extraire du sens de tous ces paragraphes, il entendait les pigeons trotter, grattouiller au-dessus de sa tête, et il serait bien allé contempler avec eux l'étendue des prés danubiens et, à l'opposé, les pentes ombragées du Kahlenberg. Ces formules alambiquées l'emplissaient de malaise. Aussi loin qu'il s'en souvint, les syllabes l'avaient toujours

plus embrouillé qu'éclairé. Il n'avait pas passé beaucoup de temps à l'école. La première fois que, un cahier et un bout de pain en main, il avait mis les pieds dans celle de la Malzgasse, et qu'on l'avait assis dans une classe parmi quarante-trois autres enfants, la guerre battait son plein, et pas plus que trois ans plus tard, un matin à l'aube, les bombardiers alliés transformaient le bâtiment de l'école, cave y compris, en un tas de cendres fumantes.

À l'époque déjà il se souvenait à peine de l'avant-guerre. Son père était une sorte de créature de légende, une ombre qui – il lui était au moins resté cette image-là – avait passé la porte dans un lourd manteau, sa feuille de route en poche, et n'était jamais revenu. Trois mois seulement après la nouvelle de sa mort héroïque dans un hôpital de campagne, sa mère mourait d'une septicémie contractée en nettoyant des clous rouillés. Trop sonné pour être vraiment triste, Robert avait vécu, depuis, dans un foyer pour orphelins de guerre des sœurs de la Miséricorde. Le temps passé à l'orphelinat au milieu des autres enfants tout aussi perdus avait pâli les visages de ses parents et tout ce qui avait trait à eux. Il lui restait le souvenir d'un lourd manteau et d'une blouse embaumant la cuisine, ainsi que l'image floue d'un escalier baigné d'une lumière jaune, sur la dernière marche duquel gisait une paire de lunettes aux verres finement rayés, allez savoir pourquoi.

Le jeune Simon perçut la fin de la guerre comme une sorte d'allégresse ravalée. Les gens ne parvenaient pas à saisir que c'était fini, l'effroi sur leur visage ne le cédait que

très lentement à une expression de craintif soulagement. Puis ils commencèrent à déblayer. Par les fenêtres de la salle de classe, Robert pouvait observer des Viennois armés de pelles, de pioches et de seaux, crapahuter sur les montagnes des décombres. Certains d'entre eux s'asseyaient à midi sur les murs en ruines, pour manger un sandwich et boire du thé dans des pots de fer-blanc. Çà et là émergeait des décombres la paire de genoux pointus de quelqu'un qui s'était allongé pour souffler. Et Robert croyait parfois reconnaître ses parents parmi ces femmes et ces hommes gris de poussière : sa mère, jeune et belle, levant une pelle alerte au-dessus de sa tête ; son père, un chapeau crasseux enfoncé sur le front, le visage voilé d'un nuage bleu de cigarette.

À la fin de sa scolarité, la ville n'était plus la même. Le sol avait absorbé la poussière et les cendres. Nombre de maisons bombardées avaient été enlevées, les friches se couvraient d'herbes et les enfants y jouaient avec des éclats de verre et des bouts de fer. Mais petit à petit les brèches se comblaient. Partout les immeubles communaux sortaient de terre, dix étages au crépi clair avec des halls vitrés et des appartements à salle de bains carrelée et toilettes intérieures.

Par une chaude journée de mai 1947, Robert Simon assistait au Prater, avec quelques centaines de Viennoises et de Viennois, à la remise en marche très attendue de la Grande Roue désossée par les bombes, maintenant restaurée et allégée de quinze cabines. Il clamait son enthousiasme avec les autres, et en même temps son

allégresse lui semblait comme fausse. Il était mal à l'aise à l'ombre de ce monstre gémissant dont les traverses lui paraissaient bien trop ténues pour supporter les gondoles de bois et leurs occupants hilares qui saluaient la foule. Il frissonnait dans la tiédeur de l'air printanier et, bien plus tard dans la soirée, il pensait encore avec inquiétude à la Grande Roue. Il en était sûr, elle était trop démesurée, trop lourde. L'acier allait céder à l'axe ou à l'attache des nacelles. À terme la structure ne tiendrait pas, c'était impossible. Il s'étonnait du délire qui l'avait saisi, transporté, il avait honte d'avoir hurlé au milieu de tant de personnes inconnues, il n'empêche qu'il souhaitait planer une fois lui aussi dans une de ces caisses rouges au-dessus du grouillement nerveux de la ville.

À quinze ans il quittait l'école sans une pointe de regret. Il savait lire, écrire et repérer du doigt sur la carte les pays les plus importants avec leur capitale, ça suffisait d'après lui pour se débrouiller dans le monde. Comme on manquait d'hommes valides, il trouvait du travail sans difficultés. Avec une troupe d'Allemands décharnés venus de Silésie, il alla monter des murs de pierres sèches à hauteur de genou dans les vignes de Grinzing, arracher les mauvaises herbes et gratter dans les chais le tartre et les dépôts des fûts. Il combla de terre et de gravats les cratères de bombes du Stadtpark et dégagea au marteau le fer qui subsistait dans les ruines à la gare du Sud. Il s'activa aussi un temps à débarrasser et à nettoyer les jardins des brasseries du Prater, et c'est peut-être là, en circulant entre les tables à la lueur des lampions

bariolés pour ramasser les verres vides, les os de poulet et les mégots de cigarettes, que pour la première fois germa en lui un désir : faire quelque chose qui donnerait à sa vie une assise décisive. Être un jour derrière le comptoir de son propre café.

Robert Simon passa le reste de sa jeunesse chez les sœurs de la Miséricorde, après quoi il fut hébergé dans un foyer du Secours populaire, avant de trouver finalement par les petites annonces sa chambre meublée chez la veuve de guerre.

OFFRE CHAMBRE PROPRE À PERSONNE CONVENABLE. LOCATION PROVISOIRE OU DURABLE. PAS DE FILOU, PAS DE BUVEUR, PAS DE FEMMES, DÉCLARATION À LA MAIRIE, HEURES DE REPOS FIXES, LINGE, POÊLE ET RADIO FOURNIS, AU BESOIN PETIT DÉJEUNER.

Quand il s'était présenté à l'appartement de la veuve, Simon s'était efforcé de donner une impression de sérieux. Il avait emprunté un costume de deuil à un collègue et s'était passé de la brillantine dans les cheveux. Mais les manches du costume étaient trop courtes et la sueur lui perlait au front. Il se sentait bête dans cet accoutrement et, d'ailleurs, trop grand et bien trop balourd pour ce décor de dame avec ses sièges rembourrés et ses deux frères danseuses de porcelaine sur le rebord de la fenêtre.

« Bien, dit la veuve, donc ça vous intéresse.

– Vous cherchez sans doute quelqu'un d'autre, dit Simon.

– Qui donc ?

– J'sais pas. Quelqu'un qui irait mieux avec tout ça ici.

– Vous voulez voir la chambre ou pas ? »

Il acquiesça et ils passèrent à côté. La pièce était petite et propre. Un lit, une armoire, une fenêtre sur cour, un crucifix au mur.

« C'est bien, dit-il.

– Oui, dit la veuve. Il y a tout ce qu'il faut. On pourrait peut-être encore mettre un tableau au mur.

– Mais pas trop grand, dit-il. Ça assombrirait. »

Il sentait le regard de la veuve dans son dos. Il eut une sensation de froid tout à coup. Et il fourra les mains dans les poches de son pantalon en fixant le mur.

« Vous la voulez ? demanda la veuve.

– Oui, j'aimerais beaucoup », dit-il après un instant de silence. Puis il se tourna vers elle et ils échangèrent une poignée de main.

À l'époque il aidait déjà depuis un bout de temps au marché, ce qui lui permettait de poser parfois sur la table de la cuisine quelques pommes de terre pour la soupe, un céleri-branche, un morceau de foie ou même un paquet de hachis de porc. Il gagnait assez pour son entretien, et cette vie lui convenait, il se serait bien vu, quant à lui, continuer un bon moment comme ça.

Mais voilà que le café du marché au coin de la rue avait fermé. C'était un bistrot sombre et mal entretenu. Le gérant, un ex-viticulteur du Südburgenland entre les mains duquel la vigne avait expiré, l'avait repris après la guerre et laissé végéter toutes ces années. C'était un homme renfermé, taciturne, qui passait le plus clair de son temps sur un tabouret à côté de l'entrée, à regarder

la rue d'un œil vague. Sa bière était tiède et tout le monde au marché savait que les œufs marinés de son comptoir flottaient dans leur bocal depuis beau temps. Il n'empêche que Simon y allait volontiers. Le lierre qui grimpaît sur le mur de la maison et qui bourdonnait d'insectes l'été lui plaisait, et il aimait la terrasse aux pavés tellement lisses qu'on clignait des yeux, ébloui, dès qu'un rayon de soleil les éclairait. Après avoir fini sa journée, il s'y attablait quelquefois et regardait les commerçants astiquer leurs comptoirs et laver le trottoir des restes de détritrus. Il se disait que ce ne serait pas bien sorcier d'y attirer les gens : de la bière fraîche, des verres propres et une vraie machine à café, pas comme cette caisse informe qui trônait là-dedans sur le comptoir et ne produisait que du bruit et une amertume noirâtre.

Un jour, donc, le patron disparut. Un marchand prétendit qu'il était retourné au Burgenland et hantait maintenant ses anciens vignobles, un autre jurait ses grands dieux l'avoir vu dans une scierie du Waldviertel, tirer les planches d'une scie de long, des bouchons de cire dans les oreilles, en fixant obstinément un point obscur entre les lames.

Ces hâbleurs ne faisaient qu'affabuler, et quand le cafetier n'eut pas reparu de l'hiver et qu'une couche de poussière veloutée se fut déposée sur les vitres de son café, il fut bien vite oublié.

Mais dans sa chambre chez la veuve de guerre, travaillé par un désir éclos sous les lampions bariolés qui s'embrasait subitement, Robert Simon se tournait et se

retournait sur sa couche au fil des nuits, si bien qu'un beau matin il sauta de son lit sans déjeuner ni se passer les doigts dans les cheveux, mit le cap sans désespérer sur la Haidgasse, gravit au pas de course les six étages qui menaient à la mansarde de Kostya Vavrovsky et postula, le cœur battant, à la gérance du vieux café du marché.

LE CAFÉ SANS NOM. Chaque matin, en allant au marché des Carmélites où il travaille comme journalier, dans un faubourg populaire de Vienne, Robert Simon scrute l'intérieur du café poussiéreux dont il rêve de reprendre la gérance. Encouragé par l'effervescence qui s'est emparée de la ville, en pleine reconstruction vingt ans après la chute du nazisme, il décide, la trentaine venue, de se lancer dans une nouvelle vie. Comme le lui dit sa logeuse, une veuve de guerre : « il faut toujours que l'espoir l'emporte un peu sur le souci. Le contraire serait vraiment idiot, non ? ».

En cette fin d'été 1966, c'est avec un sentiment d'exaltation qu'il remet à neuf le lieu qui va devenir le sien. Homme modeste, de peu de mots, il trouverait prétentieux de lui donner son propre patronyme : ce sera donc le « Café sans nom », où va bientôt se retrouver un petit monde d'habituez. Le succès est tel que Robert ne tarde pas à proposer à Mila, une jeune couturière juste licenciée par son usine, de venir le seconder.

En quelques traits, en quelques images saisissantes, l'écrivain rend terriblement attachantes les figures du quotidien qui viennent, le temps d'un café, d'une bière ou d'un punch, partager leurs espoirs ou leurs vieilles blessures. Et si, au fil des saisons et des années, des histoires d'amour se nouent, bagarres et drames ne sont jamais loin, battant le pouls de la ville.

Robert Seethaler puise en effet l'inspiration de son nouveau et magnifique roman dans l'endroit qui l'a vu naître : ses descriptions de Vienne émergeant des décombres, à l'ombre tutélaire de la Grande Roue du Prater, confèrent aux personnages du *Café sans nom*, et notamment à celui qui en est l'âme, une tendresse et une saveur bien particulières.

ROBERT SEETHALER, né en 1966 à Vienne, est une des grandes voix de la littérature en langue allemande. Après Le Tabac Tresniek (2014), Une vie entière (2015), Le Champ (2020) et Le Dernier Mouvement (2022), Sabine Wespieser éditeur poursuit la publication en France d'une œuvre traduite dans le monde entier.

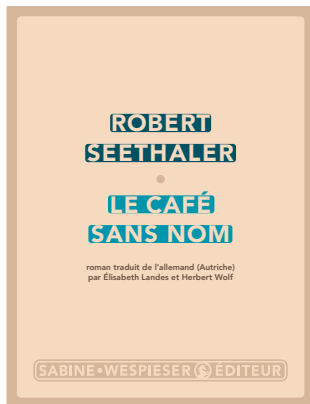
N° D'ÉDITEUR : 221
DÉPÔT LÉGAL : SEPT. 2023
ISBN : 978-2-84805-492-6
PRIX : 23 €

www.swediteur.com



9 782848 054926

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Le Café sans nom de Robert Seethaler
a été réalisée le 7 juin 2023
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2023, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2023, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848055022